AU TEMISKAMING

LETTRES DE VOYAGE

PAR

JOSEPH TASSÉ

(REPRODUIT DE LA MINERVE)

Montréal :
IMPRIMERIE GÉNÉRALE, 45, PLACE JACQUES-CARTIER

1887

AU TEMISKAMING

AU TEMISKAMING

PREMIERE LETTRE

Fort Témiskaming, 22 août.

Bien des fois j'ai rêvé un voyage au Témiskaming. Ce désir m'est surtout venu après avoir lu les lettres des missionnaires qui ont évangelisé cette sauvage contrée, mais plus particulièrement après avoir savouré les relations si fidèles, si piquantes, de l'abbé Proulx, aussi attrayantes, mais plus vraies que les histoires de Fenimore Cooper.

Témiskaming était pour moi *l'autre bout du monde*. Plus de quatre cents milles séparent ce poste de Montréal. Or, voilà quelques années à peine, ce trajet n'était pas mince entreprise. Il fallait parcourir presque toute la distance en canot d'écorce : franchir des rapides dangereux, faire des portages pénibles, traîner des canots à la *cordelle*, le bagage sur le dos, à travers des sentiers inextricables, camper à la belle étoile ou sous tente, exposé à toutes les tempêtes, à toutes les intempéries, aux visites des bêtes sauvages. Cette course, monotone à ses heures, mais parfois émouvante, prenait bien deux semaines. Le temps d'aller et revenir d'Europe.

Avec une rapidité étonnante, la vapeur a changé tout cela. Le trajet peut s'accomplir déjà entre deux soleils. Et avant quelques années, quand le chemin de fer aura été poussé de Mattawan à la tête du lac Témiskaming, il suffira d'une quinzaine d'heures pour s'y transporter directement de Montréal. Je retiens mon billet pour le premier train. Histoire de faire des comparaisons.

Ce jour n'est probablement pas très éloigné. Une charte a été octroyée à une compagnie de chemin de fer qui doit partir du lac Nipissing pour se continuer par le Témiskaming jusqu'à la *hauteur des terres*, jusqu'à la baie James, en attendant sans doute le dernier chaînon du pôle nord. Les promoteurs sont même activement à l'œuvre. Ne doutons plus de rien. La vapeur et l'électricité, mises au service du génie humain, ne connaissent pas l'impossible.

En attendant cette course septentrionale sur les ailes de la vapeur, laissez-moi crayonner brièvement les impressions du voyage dans les conditions où il s'accomplit présentement. Il est bien entendu qu'un journaliste doit travailler même lorsqu'il cesse pendant quelques jours de rouler son éternel rocher de Sisyphe. Il est bien entendu que ses lecteurs ont droit à toutes ses impressions, sous peine de leur faire croire qu'il n'a pas la grâce d'état, comme dirait mon ami Trudel. Puisque j'écris en face du lac, entrons à pleine voile dans le sujet.

***

J'aime les décisions rapides. Aussi il me fallut à peine quelques heures pour me convaincre qu'un voyage au Témiskaming remplirait un rêve longtemps caressé et me reposerait du *surmenage*—sujet plein d'actualité—auquel est condamné un rédacteur de la vieille *Minerve*. Les circonstances étaient des plus favorables, exceptionnelles même. Pour la première fois, un archevêque et un évêque allaient se rencontrer en ces lieux lointains pour

s'y rendre compte des progrès de la religion et d'une grande œuvre qui s'y rattache indirectement, la colonisation. La colonisation ! c'est en effet la marche du catholicisme dans nos vastes solitudes. La colonisation ! c'est l'affermissement, la consolidation, l'extension, le salut de notre race. C'est un drapeau sous lequel tous les Canadiens peuvent se rallier.

De Montréal à Mattawan, vous faites le trajet en pleine nuit, bercé sur le lit moelleux du char-palais du Pacifique. Char-palais n'est pas une exagération, car cette voiture n'a certainement pas de supérieure sur les lignes américaines les plus vantées pour le confort, l'élégance et la richesse. Le service y est confié à des nègres qui sont très polis, très attentifs. Au reste, l'administration est très sévère à cet égard, et je sais que le moindre écart est sévèrement puni.

Ce train se rend jusqu'à Winnipeg, jusqu'à Vancouver même. A Mattawan, j'ai rencontré des voyageurs en route pour Montréal et qui avaient quitté les bords du Pacifique cinq jours auparavant seulement. Vous voyez avec quelle régularité, avec quelle vitesse fonctionne déjà le service transcontinental.

Il est minuit lorsque nous arrêtons à Ottawa que l'on entrevoit au milieu de ses feux électriques. Beaucoup de mouvement, beaucoup de va-et-vient à la gare. La capitale est évidemment en train de devenir un grand centre de chemins de fer. La ligne courte *viâ* Smith's Falls lui fera sans doute quelque mal, mais il sera vite réparé par le prolongement du Pontiac, la construction du chemin de la Gatineau, l'embranchement du Sault Sainte-Marie du Pacifique.

Sa Grandeur Mgr Duhamel, archevêque, et le Rév. Père Gendreau, président de la société de colonisation, prennent ici passage. Tous deux s'intéressent vivement à la colonisation et tous deux ont déjà parcouru plusieurs fois la région du Témiskaming. Mgr Duhamel portait la mître depuis deux ans à peine lorsque son zèle apostolique l'entraînait vers cette portion éloignée de son troupeau. Ce premier voyage remonte à 1876. Le second date de 1881. Cette fois, l'évêque d'Ottawa comptait parmi ses compagnons M. l'abbé Proulx, qui a publié une intéressante relation sous le titre : *Au lac Abbitibi. — Visite pastorale de Mgr Thomas Duhamel, dans le haut de l'Ottawa.* Dans ce petit livre, écrit un peu partout, sur la pince du canot, au pied d'un arbre, dans l'échancrure d'un rocher, à la cambuse du chantier, M. Proulx commençait à révéler les grâces de style, les richesses de description, qui en ont fait depuis le peintre par excellence de notre grande et incomparable nature du Nord.

Comme il fait nuit, il faut donc se contenter de voir en rêve tout le panorama qui se déroule sur les deux rives de l'Outaouais. Dès l'aurore, nous sommes sur pied et nous pouvons contempler quelques établissements, quelques villages en embryon. Tous ces groupes comptent de nombreuses familles françaises qui constituent l'avant-garde de l'armée française d'Ontario. C'est cette armée qui épouvante tant le *Mail* et qu'il appelle *the French invasion*. Cette chaîne française se continue tout le long du Pacifique dans la province-sœur. A Calendar seul, il y a déjà 200 familles françaises. Ce mouvement est tel qu'il est question de démembrer le diocèse de Toronto et de créer un vicariat apostolique au Sault Sainte-Marie. On désigne même le nouvel évêque qui serait M. l'abbé Laurent, prêtre français très distingué, frère du vicaire-général de Toronto. Marchons vers nos destinées !

***

A huit heures nous atteignons Mattawan. Là nous attendent le Rév. Père Poitras, supérieur des Oblats de l'endroit, le maire Loughrin, M. Em. Tassé, gérant de la ligne du Témiskaming, etc. Une superbe voiture nous conduit au presbytère où nous faisons honneur à un copieux

déjeuner avant de nous livrer aux flots. Ici nous rencontrons Sa Grandeur Mgr Lorrain qui, à peine de retour d'une course de 1,500 milles en canot à travers le grand Nord, s'est reposé de ses fatigues, à sa façon, en reprenant sa visite pastorale dans le haut de l'Ottawa. Il est tout enchanté, tout émerveillé des progrès de notre race. Là où il y avait des dizaines de familles il en compte aujourd'hui des centaines. C'est un essaimement prodigieux.

Mais où trouver un exemple plus remarquable de notre développement que sur ces lieux mêmes. Il y a bien aujourd'hui 400 feux à Mattawan, dont les deux tiers nous appartiennent. C'est le double de 1881. Or, nous voici maîtres d'un point stratégique important. Situé au confluent de deux grandes rivières, l'Outaouais et la Mattawan, ce poste est pour ainsi dire la clef de la région des chantiers, d'une contrée agricole d'une rare fertilité, et du vaste territoire de chasse qui s'étend jusqu'à la baie d'Hudson. La compagnie du Pacifique a reconnu son importance en en faisant une tête de division et en y construisant l'une de ses principales gares.

Le village est non seulement baigné par deux rivières, mais il s'étage sur une série de collines qui forment un vaste amphithéâtre. Il doit avoir une base solide, inébranlable même, si l'on en juge par l'immense quantité de cailloux, dont quelques-uns énormes, que l'on aperçoit partout. L'église, le presbytère, l'hôpital des Sœurs Grises ont tous été bâtis sur une hauteur, qui est certainement le plus bel endroit de la ville. Ces constructions qui datent de quelques années seulement sont superbes. J'ai particulièrement admiré l'hôpital. Il est vaste, bien aéré, tenu avec ce soin minutieux, cette ordonnance parfaite qui caractérise à un si haut degré la Sœur Grise. Au temps de la construction du Pacifique, il survenait bien des accidents, et l'on comptait par centaines chaque année les malheureux éclopés qui venaient s'y faire soigner. Aujourd'hui le nombre en a bien diminué. J'y ai rencontré la Supérieure qui est une ancienne connaissance, la révérende sœur Saint-Jean, sœur de mon ami et concurrent, le Dr Saint-Jean d'Ottawa.— Nous avons si peu à faire maintenant, notre infirmerie est si peu fréquentée, me dit la bonne sœur, que nous serions tentées de nous plaindre de la salubrité du climat. C'est un compliment que je voudrais pouvoir décerner à notre grande ville de Montréal. Les religieuses tiennent non seulement l'hôpital, mais elles font aussi l'école à bon nombre d'élèves. Quels trésors de dévouement que ces saintes femmes que l'on trouve à tous les avant-postes de la civilisation !

***

Nous voilà à samedi, 20 août. Il fait un temps superbe. Le soleil nous inonde de ses feux ardents qui dorent les sommets des montagnes. Une légère brise toute parfumée des senteurs des bois, ride à peine la vaste nappe d'eau qui s'étend devant nous. Qu'il fait bon de la respirer à pleins poumons quand on sort de l'étuve électorale ou de vos pavés brûlants !

Notre petit vapeur se balance mollement sur les flots. Déjà le sifflet a répété plusieurs fois le cri du départ. On dirait un coursier impatient de s'élancer dans l'arène. Leurs Grandeurs l'archevêque d'Ottawa et l'évêque de Pembroke sont suivis au rivage par de nombreux fidèles, fort bigarrés, des blancs, des métis, des sauvages. Mgr Lorrain leur donne sa bénédiction, puis les amarres sont larguées, le capitaine crie *all aboard*, et nous voilà dans la plaine humide.

Si notre bateau n'est pas grand on y est plus ou moins empilé. Je doute qu'il ait jamais porté aussi distinguée compagnie. Aussi en parait-il fort fier, car il déploie à la brise les couleurs française, canadienne et anglaise dont on l'a pavoisé. Outre deux princes de l'Eglise, nous comptons à bord les P. P. Gendreau, Poitras et Gla-

du, O.M.I., M. Rankin, un *chief factor* de la Compagnie de la baie d'Hudson, M. Gabriel Durnerin, grand propriétaire près Bordeaux, M. Loughrin, maire de Mattawan, etc, etc. Mesdames Rankin, Durnerin, Loughrin et Tassé accompagnent leurs maris.

M. Rankin est un personnage considérable dans le pays. C'est l'un des dix bourgeois qui forment le conseil canadien du gouverneur de la Compagnie de la baie d'Hudson. Il est arrivé au premier poste à force d'énergie, de persévérance, d'intelligence des affaires. En toute occasion il s'est montré l'ami des missionnaires, leur donnant l'hospitalité, les assistant de toutes manières. Et chaque fois que l'évêque catholique a pénétré dans ces parages, il a toujours été l'un des premiers à le recevoir, à le traiter dignement. C'est un beau vieillard, à la conversation cultivée, à la tournure du gentilhomme anglais. M. Loughrin est le principal commerçant de Mattawan. D'abord employé dans les chantiers, faconné à la vie la plus rude, plein d'une légitime ambition, il a su faire son chemin dans le commerce et gagner la confiance de ses concitoyens. Catholique fervent, il n'a jamais marchandé son dévouement à l'église. J'en parle d'autant plus librement qu'il est l'un des piliers du parti grit en cette région. M. Durnerin a déjà été présenté aux lecteurs de la *Minerve*. Il achève un voyage de deux mois au Canada qu'il veut bien connaître, bien étudier, avant d'y faire des placements sur propriétés. C'est ainsi qu'il nous arrive en droite ligne du Manitoba où il s'est livré à un examen sérieux du sol, examen qui lui a donné la plus entière satisfaction. Comme pays à blé, le Manitoba est sans égal dans le monde : tel est le témoignage de notre visiteur. Madame Durnerin qui l'accompagne est la grâce, la distinction même, joignant à ces charmes les qualités de la femme qui a pris au sérieux son rôle de mère de six enfants. Nos Canadiennes ont encore des cousines en France !

Pendant que je noue connaissance avec tous ces compagnons de voyage, qui vont devenir autant d'amis, notre petit bateau file doucement vers sa destination. Voici que nous longeons une montagne très élevée, très abrupte, formée de rochers, recouverts ça et là de pins et de sapins, dont l'éternelle verdure se mire dans les flots. Cette montagne vient de causer tout autant d'émoi que l'antique toison d'or. Il était bruit depuis quelque temps que ses flancs recelaient de l'or en extrême abondance. Une compagnie s'organisa hâtivement, on pratiqua des fouilles, on trouva du quartz aurifère, on envoya des échantillons à New-York et au bureau géologique d'Ottawa, mais l'analyse constata que la susdite montagne ne renfermait pas d'or. De là grand désappointement. Mais la montagne compte encore bien des croyants, et ne soyez pas surpris si l'on y entend résonner le pic du mineur quelqu'un de ces jours.

Il est onze heures quand nous arrivons au premier rapide connu sous le nom de *demi-charge*, parce que n'étant pas aussi difficile que les rapides supérieurs, les voyageurs n'y faisaient le portage que de la moitié de leur charge. Et l'on sait combien est pénible cette opération du portage. Chaque voyageur se passe autour du front une bande de cuir à l'extrémité de laquelle va s'adapter sur le dos qui une caisse de thé, qui un sac de farine, qui un baril de lard. Et souvent il faut suivre un véritable sentier de chèvre, embarrassé de branches, de troncs d'arbres, ou bien marcher dans la vase le long du rivage, ou bien encore sauter de rocher en rocher, pour éviter une obstruction quelconque. J'ai assisté l'autre jour à un portage, et je n'ai pu me défendre d'une pénible impression en voyant d'aussi lourdes charges sur parfois de si faibles épaules.

Il y avait jusqu'à cette année quatre rapides à portager pour atteindre le lac Témiscamingue : la Cave, les Erables, le Long Sault et la Montagne. Seul le Long Sault a neuf milles de longueur. Quoiqu'il

ne soit peut-être pas aussi dangereux que les Erables, il est fameux dans l'histoire des voyageurs. Que de malheureux ses ondes mugissantes ont enfouis ! Que de deuils elles ont causés ! Que de larmes elles ont fait verser ! Madame Bonaparte Wyse qui pénétra l'an dernier dans cette région, se risqua à le descendre avec ses enfants qui, quoique très jeunes, paraissaient inaccessibles à la peur. Elle avait pour pilote le révérend Père Poitras, et elle s'en trouva bien. Le bon Père manie l'aviron comme pas un et ne fit pas mentir sa réputation. L'intrépide voyageuse en fut quitte pour un demi bain. Mais quel sujet de conversation pour les salons de Paris !

Grâce à la compagnie du chemin de fer du Témiskaming, toutes ces fatigues, tous ces dangers sont supprimés. — Le long de chaque rapide elle a bâti des tramways qui, trainés chacun par un cheval, réussissent à transporter tous les bagages, tout le fret. Sur le parcours du Long Sault, elle a même construit un véritable chemin de fer qui fonctionne parfaitement. Chaque nappe d'eau est reliée par un petit vapeur. Il en résulte sans doute de fréquents transbordements, mais quelle amélioration comparée avec ce qui existait les années passées ! D'autres progrès suivront bientôt, de nature à satisfaire de plus en plus le public.

***

Nous avons dîné aux Erables, à la maison tenue par M. Beaudoin, ci-devant de Hull. La pension y est excellente : on y mange autant de lard et fèves que le plus robuste estomac peut en contenir. Le lard, voilà la pièce de résistance de tout ce pays. On n'y sert guère autre chose. Le bœuf frais, les volailles sont du luxe qu'on ne se permet qu'en rares occasions. Canards et perdrix, et ils foisonnent, sont réservés à la table des chasseurs. En hiver, l'orignal tient lieu de bœuf, mais il n'y faut pas songer à l'heure présente. Donc, nous mangeons du lard sous la protection de saint Antoine dont l'image orne la salle à dîner. Vous savez que les sauvages avaient baptisé les anciens voyageurs les *mangeurs de lard*. Et ces mangeurs de lard avaient robuste constitution et vivaient longtemps. Marchons sur leurs traces si nous voulons tenir le secret d'une longue vieillesse.

Au dessert, Mgr Duhamel nous a conté une anecdote qui pourra intéresser les amateurs de pêche.

—Un jour, dit-il, que je faisais ma visite pastorale sur les bords de la rivière Désert, je profitai de quelques heures qui me restaient pour faire un peu de pêche. On m'avait vanté l'endroit comme très poissonneux. La curiosité avait attiré beaucoup de gens sur le rivage. Je tends ma ligne et peu après je sens un rude coup. Voilà quelque gros poisson, me dis-je. Je tire ma ligne assez difficilement et avec tout l'art voulu. Bientôt apparait à la surface une lourde pièce qui semblait offrir une résistance passive. Savez-vous quel était ce poisson ? nous demanda Monseigneur, d'un ton fort grave, presque solennel. Je vous le donne en dix, en cent, en mille.—Une tortue, dit l'un.—Un doré, dit l'autre.—Un maskinongé, ajoute un troisième.— Non, répond-il invariablement, impassiblement. Qu'est-ce que cela pouvait bien être alors ? Vous ne pourrez le deviner......une savate ! (rire général.) Mais ce n'est pas tout, reprend l'archevêque. Je tends de nouveau ma ligne au milieu des rires moqueurs de mes compagnons, rires qui vont se répercuter sur le rivage. Nouveau coup à ma ligne. Cette fois, il n'y a pas à se méprendre, c'est quelque gros poisson qui va me venger de cette malencontreuse savate. Je tire, tire de nouveau, et savez-vous ce qui surgit à travers les flots ? Vous ne sauriez le croire...... Une seconde *savate*. C'est vous dire que la foule rit aux éclats.

Un sourire d'incrédulité erre sur nos lèvres, mais Sa Grandeur ne veut pas

permettre qu'on n'ajoute pas foi à son histoire. Donc nous croyons avec la facilité du charbonnier.

Mais continuons le récit de Monseigneur : Il tend sa ligne pour la troisième fois. Encore un coup, mais un coup sérieux, saccadé, suivi de bien d'autres. Cette fois, il ne saurait être question de savate. En effet, un poisson superbe à la crête hérissée, sort majestueusement de l'eau, après avoir décrit plusieurs spirales. L'honneur est satisfait et je regagne le rivage en toute hâte—ajoute Monseigneur—de crainte que je ne pêche une troisième savate.

Pour n'être pas trop en reste avec Monseigneur, je prends à mon tour la parole. — Puisque nous sommes à parler savate, laissez-moi vous dire qu'un jour on servit de la soupe à un Auvergnat. Il paraît que les Auvergnats n'ont pas une grande réputation de propreté. Or, dans le plat de soupe il n'y avait guère autre chose qu'une savate. L'Auvergnat se refusa cependant à l'avaler malgré son appétit. Ce n'est pas, dit-il, que ça soit *shale*, mais ça prend la place de la *shoupe*.

De pareilles histoires font passer facilement le lard et les fêves.

DEUXIEME LETTRE

Fort Témiskaming 23 août.

Le lac ! voilà le lac ! Tel est le cri qui sort de toutes les poitrines. Il est alors six heures. En effet, nous avons franchi le dernier saut, grâce à la locomotive *Gendreau* qui nous a rudement menés, côtoyant abîmes et précipices, sans se demander si la voie était bien *ballastée*. Ce tronçon de neuf milles n'était pas de construction facile. Il a fallu le tailler aux pieds de la montagne, sur le bord même des rapides, et souvent en plein roc. Le gouvernement fédéral a accordé à la compagnie une subvention de $3,200 par mille. C'est de l'argent bien placé.

Le lac, le majestueux lac Témiskaming commence à paraître dans toute sa gloire. Ce nom sauvage signifie *eau profonde*. Et le qualificatif est bien mérité. A certains endroits la sonde a donné trois cents pieds de profondeur, et à d'autres elle n'a pu atteindre le fond. Il est probable cependant que la plus grande profondeur de même que la plus grande largeur se trouve au nord du fort Témiskaming. De chaque côté courent des montagnes énormes, aux croupes les plus diverses, aux formes les plus irrégulières, les plus bizarres, qui pourraient faire croire que nous sommes en plein Saguenay. Mais ce serait plutôt une réduction du Saguenay, car il n'est aucune de ces montagnes qui puisse tenir tête aux caps Eternité et Trinité, qui semblent se perdre dans la nue.

Voici qu'un véritable désappointement nous est réservé. La *Minerve* — tel est le nom de la reine du Témiskaming—devait être ici dès quatre heures pour nous recevoir à son bord, et elle n'est pas encore arrivée. Serait-il survenu quelqu'accident ? J'embarque dans une chaloupe, avec le chef de l'expédition, M. Bouilliane, et nous allons à la découverte à force de rames. D'un certain point situé à une faible distance, l'œil peut plonger sur quatre à cinq milles. C'est là que nous allons faire l'observation pendant une grosse heure. Nous avons beau crier de notre plus grosse voix, imiter la syrène, l'écho seul répond. La *Minerve* ne paraît pas plus que sœur Anne. En revanche, les ombres descendent promptement et enveloppent le lac. Nous revenons pour annoncer que nous n'avons aucune nouvelle. Les figures s'allongent démesurément. C'est que toute la caravane a pour perspective de coucher dans le hangar de la compagnie ou sur le quai, à la belle étoile. Mais en attendant ce sort qui n'est pas digne d'envie, nous commencons à dévaster toutes les provisions. Nous mangeons *sur le pouce*, avec gros appétit. Les victuailles disparaissent comme par enchantement,

les paniers sont promptement allégés, les estomacs visiblement lestés. Il est rare qu'une joyeuse bande de Canadiens *s'embête* même dans les cas les moins réjouissants. Aussi en très peu de temps on allume un grand feu de joie autour duquel on fait cercle. C'est le temps de chanter, de conter des histoires. Les meilleurs gosiers s'en donnent gaiement. Pour se moquer de la *Minerve* qui persiste à ne pas arriver, on chante :

Il était un vaisseau
Le plus beau des vaisseaux
Qui n'avait qu'un défaut
C'était de s'arrêter sur l'eau
Lai tou tra la la la !
Lai tou tra la la la ! !

Dix heures sonnent. C'est le temps de la prière. La caravane est convoquée sur le quai. Personne ne manque à l'appel. Mgr Lorrain récite la prière en anglais et en français, et tous répondent pieusement. Nous sommes là de tous les rangs, confondus dans un même sentiment, une même inspiration. Nous demandons à Dieu sa protection et pour nous et pour ceux qui nous sont chers. La prière dite, nous gîtons un peu partout. Une vingtaine de sacs de farine sont entassés dans le hangar : c'est là que nos évêques vont aller se reposer. Je m'installe sur le quai, au bruit des flots qui y clapotent doucement, avec un rondin pour oreiller, n'ayant qu'une simple couverture, les yeux fixés sur la grande ourse, jusqu'à ce que, de guerre lasse, il me faille roupiller.

Peu à peu les feux de la cambuse s'éteignent faute d'aliment, la dernière lanterne ne jette plus que quelques lueurs, la seule lumière qui nous reste tombe de la voûte étoilée, le silence se fait partout, les dormeurs ronflent à leur aise. Mais minuit sonne à peine que ce silence est troublé par le cri strident d'un bateau. Il n'y a pas à se tromper. Au milieu des ténèbres se dessine bientôt la forme allongée de la *Minerve* qui s'avance clopin clopant vers nous. On dirait un oiseau blessé sous l'aile par un chasseur. La *Minerve* a été en effet atteinte grièvement. Une des palettes de sa roue s'est brisée sur un rocher, ce qui imprime au bateau un mouvement saccadé, désagréable : de là la cause de son retard.

En moins de temps qu'on ne pourrait le croire, les dormeurs sont éveillés, sur pied, installés même au bateau, leur bagage compris. Aux évêques et aux dames les cabines et à d'humbles mortels comme moi un matelas sur le plancher pour lit. Cela vaut encore mieux que les pièces noueuses du quai. Mon voisin immédiat est le P. Gendreau et à nos pieds ronflent une demi-douzaine de squaws pendant qu'un bébé quelconque rafraîchit nos souvenirs d'enfance. Mais nous sommes si las que le sommeil ne tarde pas à s'emparer de nous.

—Lève ! lève ! crie M. Loughrin à cinq heures du matin. C'est une heure un peu matinale, qui n'est pas dans mes habitudes, mais on ne vient pas tous les jours au Témiskaming. Donc me voilà sur pied faisant l'inspection du bateau et contemplant la grande nature qui nous environne.

Le panorama est aussi varié que grandiose. Ici une succession de montagnes qui paraissent grimper l'une sur l'autre. Là des mamelons aux formes les plus arrondies laissant voir d'énormes rochers dénudés. Aux pieds, des vallons sur lesquels le pin, le sapin, l'épinette, le cèdre, le bouleau, le tremble marient leur feuillage sombre. En plein lac, des îlots rocheux qu'ombragent quelques arbres élancés. Sur nos têtes des volées de goëlands et de canards qui entreprennent sans doute un voyage de long cours. Dans des éclaircies, sur les bords du lac, quelques cabanes (*log houses*) de hardis défricheurs qui, dans leur parfait isolement, ne doivent guère se soucier de ce qui se passe sur la machine ronde.

La *Minerve* n'est pas le premier ni le seul vapeur qui sillonne les eaux du lac. Mon ami M. Olivier Latour, d'Ottawa, qui a été l'un des pionniers du

commerce de bois dans cette région, fut le premier à y introduire la navigation à vapeur. M. Lumsden, aussi d'Ottawa, est actuellement le propriétaire de l'*Argo*, un joli gros bateau qui marche irrégulièrement, quand il est nolisé. Pour être venue la dernière, la *Minerve* les éclipse tous. Elle a été construite l'hiver dernier seulement, sous la direction de son capitaine, M. Morin, un vrai marin, initié depuis longtemps à tous les secrets du lac. Sa coque qui ne compte pas moins de 104 pieds de longueur, est l'élégance même. On doit ajouter une nouvelle rangée de cabines sur le pont, mais pour en profiter il faudra revenir l'an prochain.

La *Minerve* est un fin marcheur, 12 à 13 milles à l'heure. Son arrivée est toujours un événement dans la colonie. Il est rare qu'elle n'amène pas quelques voyageurs, colons ou touristes, et une fois par semaine elle fait le service de la poste. Si vous saviez avec quelle impatience sont accueillis lettres et journaux ! Une fois par semaine, ce n'est pas assez, on en conviendra. Aussi le département des postes cèderait à un vœu général en doublant au moins le service. En hiver, c'est différent, la malle devant être transportée en traîneaux ou à la raquette, cela coûterait trop cher. Au reste, la période de la navigation est le temps des affaires, de l'activité. Déjà même on prépare l'approvisionnement de l'hiver. Vous pouvez facilement le deviner par le nombre considérable de barils de lard et de sacs de fleur qui prennent la route du lac.

Les pionniers du Témiskaming méritent assez de la patrie pour que l'on fasse même des sacrifices pour eux.

***

Nous venons de saluer la *pointe à la barbe*, ainsi nommée parce que les anciens voyageurs avaient l'habitude de s'y raser, de faire toilette avant d'aborder le fort. Le sifflet de la *Minerve* crie avec persistance. Il est près de neuf heures. C'est que nous allons bientôt nous trouver en face du fort et de la mission qui fait vis-à-vis, au retrécissement que l'on appelle les *narrows*. Si vous voulez parler sauvage, vous direz *opatchiomnang*, ce qui signifie détroit. La mission est située du côté d'Ontario et le fort ou poste de la Compagnie de la baie d'Hudson dans Québec. Mais à distance on pourrait croire que le lac est complètement fermé à cet endroit et que ces habitations ne forment qu'une chaîne continue. Cet effet de mirage se reproduit sur maints autres points.

Les deux rives sont couvertes de tentes blanches qui sont remplies d'Indiens, de squaws et de papooses. Pourquoi ce concours extraordinaire des enfants des bois qui sont venus d'un peu partout, de la tête du lac, de Kipawa, de Mattawan, de Matawagaman ? C'est qu'ils célèbrent aujourd'hui leur grande fête annuelle, leur Saint-Jean-Baptiste à eux. Ils sont moins nombreux cependant que d'ordinaire. On remarque, par exemple, l'absence des Indiens d'Abbitibi, d'Albany, etc.

L'eau est tellement profonde que nous pouvons atterrir sans le secours d'une embarcation. Il suffit de jeter la passerelle sur la grève. Déjà la cloche de la mission jette dans les airs ses notes argentines, les Indiens groupés sous les arbres font entendre une mousquetade retentissante ; ils viennent saluer le grand Homme de la Prière depuis si longtemps attendu. Mgr Duhamel porte parmi eux le nom imposant de *Wiasechkang*, " celui qui répand la lumière." C'est ainsi qu'ils l'ont baptisé lors de son voyage en 1881. Mgr Lorrain est devenu depuis, leur permier pasteur, il les bénit, tous s'agenouillent, puis ils se dirigent vers la mission. Il est bon d'ajouter que lui aussi a été reçu sauvage. A sa première visite, en 1885, ils l'ont baptisé *Kapapaminowaseskang*, " celui qui porte partout la belle lumière."

Déjà la petite chapelle de Témiskaming

qui est coquettement décorée de festons et guirlandes de fleurs, est trop petite pour contenir tous les fidèles. Il y a là non seulement plus d'Indiens qu'il ne faut pour la remplir, mais aussi beaucoup de Canadiens venus des confins de la colonie, du fond des bois. Ils ont dû faire le trajet en canot. D'ordinaire la grande messe est dite pour eux à la Baie des Pères, cinq milles en amont, du côté est du lac, mais cette fois elle est célébrée à la mission. Sa Grandeur Mgr Lorrain chante la messe et prononce le sermon en français, Sa Grandeur Mgr Duhamel faisant l'allocution en anglais et le Révd P. Nédelec en algonquin. L'harmonium jette des flots d'harmonie et les Indiens chantent des hymnes en français et en latin. La scène est des plus impressionnantes. Puis apres l'office divin se déroule une longue procession, formée d'environ cinq cents personnes, qui se rend à l'oratoire que l'on a depuis bien des années construit sur la colline, au milieu d'un massif de verdure. Voici l'ordre dans lequel elle s'avance : une bannière de la sainte Vierge, les petites filles, les femmes, une bannière du Sacré-Cœur, les petits garçons, les hommes, Sa Grandeur Mgr Lorrain et le clergé, Sa Grandeur Mgr Duhamel portant le Saint-Sacrement sous un dais qui est soutenu par deux Canadiens, un Métis et un sauvage. La route est jonchée de fleurs et balisée jusqu'à l'oratoire, où la bénédiction du Saint Sacrement est donnée. Tout se passe avec un ordre, une régularité, un recueillement parfait.

Je conçois qu'une pareille fête commencée dans une modeste chapelle et couronnée sous la voûte des cieux, en présence de cette grande nature, avec toute la pompe, tout l'éclat que l'Eglise sait mettre, touche, émeuve fortement l'enfant des bois, le raffermisse dans sa foi. Je conçois qu'il y tienne, qu'il en parle longtemps et souvent sous le wigwam, et qu'il en salue chaque année le renouvellement avec un enthousiasme, une ardeur nouvelle. Mais c'est peut-être la dernière fois qu'il la célèbre sur cette pointe légendaire. A l'automne, les Oblats vont émigrer à la Baie des Pères, et il est probable que la mission indienne sera transportée plus au nord, à la tête même du lac. L'homme des bois aurait à se plaindre de la civilisation qui raccourcit constamment son domaine et le refoule devant lui, s'il ne lui devait ce bien incomparable, sans lequel il serait encore plongé dans la nuit de l'erreur, et qui s'appelle la vérité révélée.

***

La mission de Témiskaming date déjà de bien des années. M. Bellefeuille, un véritable apôtre, y fit une mission dès 1835 qu'il renouvela les trois années suivantes. C'est lui qui éleva la petite chapelle, aujourd'hui en ruines, que l'on voit de l'autre côté du lac, près du fort. Il fut suivi en 1839 de M. Poiré, un autre prêtre de Montréal, futur supérieur du collège de Sainte-Anne la Pocatière, et en 1841 de M. Moreau, devenu plus tard vicaire-général. Plus d'un de nos curés de campagne a inauguré son sacerdoce par ce rude apostolat.

Mais le premier Oblat missionnaire fut en 1844 le célèbre Père Laverlochère qui fondait en même temps la mission de la baie d'Hudson. Il a laissé un souvenir ineffaçable de son zèle, de ses vertus, de son dévouement apostolique. Je le rencontrai en 1868, à Plattsburgh, où j'étudiais le droit américain. Sur l'ordre de ses supérieurs, il était venu se reposer de ses longues courses de missionnaire qui, du reste, l'avaient paralysé en partie. Sa pensée se reportait sans cesse vers ses sauvages du Nord qu'il avait convertis à la vérité, et il rêvait d'aller mourir au milieu d'eux. Que de fois n'a-t-il pas dit avec l'accent le plus senti : " Après avoir passé la plus grande partie " de ma vie au milieu de mes chers sauvages, il est bien juste que, après ma " mort, je vienne dormir et reposer avec " eux. "

C'est le 4 octobre 1884 que le bon Père Laverlochère a rendu sa belle âme au Dieu à qui il avait tout sacrifié, son pays, la France, sa famille, ses amis, pour s'exiler dans la forêt, au milieu de ses farouches habitants. Le sacrifice était d'autant plus grand que le Père Laverlochère était d'une rare valeur intellectuelle. Il avait le don de l'éloquence à un haut degré, et l'on raconte que lorsqu'il visita la France pour demander des secours pour ses missions, les églises n'étaient pas assez vastes pour contenir les foules qu'attiraient ses étonnants récits, et ses appels à cette croisade d'un nouveau genre. Son dernier désir a été rempli : il repose aujourd'hui dans le petit cimetière qui domine le fort, à l'ombre d'une touffe de petits pins. Les eaux du lac dont il a tant de fois bravé les fureurs viennent pour ainsi dire mourir à ses pieds Je suis allé m'agenouiller sur la tombe du bon Père que l'on entretient avec beaucoup de soin : surmontée d'une modeste croix en bois, elle était couverte de fleurs aromatiques qu'une main amie et reconnaissante y avait déposées. Louis Veuillot demandait que l'on gravât sur sa tombe ces simples mots que j'y ai lus : "J'ai cru, je vois." Qui a plus mérité de voir l'éternelle lumière que ce saint religieux qui fut l'un des premiers à la répandre dans toute cette immense région, jusque même sur les glaces de l'Hudson? Dormez en paix, bon Père Laverlochère. Vous avez reçu votre récompense là-haut : vous ne serez pas oublié ici tant qu'une vague agitera le grand lac.

Son œuvre a été continuée par d'autres religieux remplis du même dévouement : les Pères Deléage, Pian, Lebert, Mourier, Guéguen, Nédelec, Poitras et Provost. C'est au Père Pian que l'on doit la construction de la première maison que l'on éleva en 1863 pour recevoir les missionnaires. "Le 12 octobre, écrivait-il, est "le jour où nous sommes entrés dans notre "nouvelle demeure. Pour tout meuble "nous n'avions qu'un banc ; nous cou"chions sur le plancher, les yeux tour"nés vers la cheminée, sans crainte de "faire une chute. Si sainte Thérèse "avait visité notre maison, elle n'y au"rait certainement trouvé rien de con"traire à la pauvreté." Trois ans plus tard, deux révérendes sœurs Grises, les Sœurs Raisenne et Vincent, venaient s'y installer pour prendre soin des malades, recueillir les orphelins, instruire les jeunes sauvages. Il est rare que dans les *pays d'en haut* on ne trouve pas à côté de la robe noire du Père Oblat la cornette blanche de la Sœur Grise. Tous deux se complètent dans leur œuvre admirable. La sœur Raisenne est encore au poste remplissant son dur labeur avec le zèle de la première année. C'est une de mes *payses* : tous deux nous avons poussé sur les bords enchanteurs de la rivière à la Graisse.

Les missionnaires actuels sont le Père Therrien, supérieur, les PP. Mourier et Fafard Le P. Therrien est un vieil apôtre de la colonisation. C'est un patriote, non pas nouveau modèle, mais tel que j'aime à me le représenter. A la grande convention canadienne de Montréal, en 1874, il prenait une part active à ses travaux toujours au point de vue colonisateur. C'est un croyant passionné du Témiskaming. Pour lui c'est le plus beau pays du monde. Il se désole de voir tant de Canadiens s'atrophier dans les usines américaines, y préparer peut-être l'abâtardissement de la race, quand il leur serait si facile de s'établir ici, d'acquérir la vraie liberté, de devenir leurs maîtres, de secouer le joug de patrons qui les estiment comme autant de machines. Le P. Therrien a vécu pendant plusieurs années à Lowell, à Plattsburg et autres centres américains : il a pu voir de près les dangers qui menacent cette branche de la famille canadienne. J'ai fort discuté avec lui ce que sera la seconde, la troisième génération française aux Etats-Unis. Tous deux nous voyons bien des Canadiens oublieux de leur langue, baragouinant la

langue de l'étranger. Nous broyons du noir. Le salut : l'école catholique et française !

Le P. Mourier est un de ses collaborateurs. C'est aussi l'un des plus anciens missionnaires du Nord. Savez-vous que c'est un poëte algonquin ? Si vous l'ignorez, laissez-moi vous citer les strophes suivantes qui ont été recueillies par l'abbé Proulx :

Ninawanigodita
Nikamotawata
Genawabaminang
Apitchi daiakiang.

Kije Manitowin
Minotawicinam,
Kawenim, Kawenim,
Wenidjanisiminang.

Ape dach gaie Kın
Monjak menawasin
Aking gaie wakwing
Ki misa weniminimin.

Pour qui n'a pas compris, voici la traduction mot à mot :

"Réjouissons-nous, chantons celui par qui nous sommes bien gardés, que nous aimons beaucoup.—Grand-Esprit, écoutenous favorablement ; bénis, bénis celui qui nous a pour enfants.—Plaise à Dieu que toi-même tu sois toujours heureux sur la terre et dans le ciel, nous le désirons."

Passons maintenant au P. Nédelec qui a fait le sermon algonquin à la grande fête indienne. On l'appelle le *père brûlé* parce qu'il porte sur sa figure une forte tache de vin Ce bon missionnaire se rapproche beaucoup du mouvement perpétuel. C'est le zèle, l'activité, le dévouement en personne. Il a quitté la France, voilà déjà vingt ans, pour venir s'ensevelir dans la sauvagerie. Il a évangélisé à peu près toutes les peuplades qui errent depuis le Labrador jusqu'à la baie d'Hudson. L'été parmi les sauvages, l'hiver dans les chantiers, se transportant d'un point à un autre avec une rapidité étonnante, on le dirait un peu partout. Du reste, ce n'est pas l'espace qui manque au zèle dévorant de ces apôtres de la vérité. Le champ qu'ils ont à cultiver embrasse une étendue de 1800 milles, dont la largeur n'est pas moins de 600. Citons parmi leurs principales missions le haut du Saint-Maurice, Abbitibi, la baie d'Hudson, le fort William, Golden Lake (Bonne Chère), Keepawe, Timagoming et Matawagamang. Le P. Nédelec est encore l'annaliste de toutes les missions du nord, les fragments de son journal que publie l'abbé Proulx dans son superbe livre : *A la baie d'Hudson* sont bien tournés, très piquants, très précis.

Le P. Fafard est l'administrateur de la mission. Ce n'est pas une besogne bien facile. Il s'agit de faire beaucoup avec peu, de parer à maints besoins pressants, d'escompter l'avenir. Je n'en ai entendu que des éloges. Il vient de partir pour le Collège d'Ottawa dans le but de retremper son courage dans la retraite annuelle.

Parmi leurs aides, je ne saurais oublier le frère Moffat qui est seul toute une institution. Trapu, forte carrure, figure ouverte, barbe vigoureuse, tel il nous apparaît au physique. On sent l'homme habitué aux rudes travaux, aux fortes résolutions. Mais on ne vit pas seulement de la parole de vérité. C'est ce qu'il a compris. Aussi pendant que les Pères semaient le grain de senevé de l'Evangile, le frère Moffat surveillait la marmite, présidait aux premières constructions, à des défrichements considérables, faisait pousser des épis d'or entre les souches, à la baie des Pères. C'est ainsi que l'on a nommé l'emplacement de la future ville. Ces défrichements ont pris assez d'extension pour qu'il ait aujourd'hui 150 arpents de bonne terre en culture, qui donnent une abondante récolte de grains, foin et léguumes. Le frère Moffat est très préoccupé depuis quelque temps, il veut à tout prix avoir une chaloupe à vapeur pour ses nombreuses courses sur le lac. Mais comment arriver à acheter la machine sans argent ? Le frère Moffat n'a pas tardé à résoudre le problême. On lui a donné une montre d'argent, qu'il estime à $49 et qu'il est à rafler. Le nombre des billets à 50 cents est illimité.

J'ai acheté le numéro 155. Et la rafle se continue. Donc le frère Moffat aura une chaloupe à vapeur pour nous promener à la prochaine excursion, et à l'ardeur qu'il déploie, au succès qu'il obtient, je lui prédis un surplus mirobolant.

La mission actuelle ne se compose guère que de l'église, de la résidence des Pères, de la maison des sœurs et de quelques bâtiments. Le style en est aussi simple que primitif. Mais si l'architecture est modeste, l'hospitalité qu'on y exerce est aussi large qu'elle peut être. A certains jours, on pourrait se croire à l'hôtellerie du mont Saint-Bernard. Dans les environs on cultive quelques arpents de terre le long du lac. En face de la maison des missionnaires, se trouve un jardinet où croissent melons, concombres, fêves et citrouilles. Comme une centaine d'Indiens campent tout près, j'ai demandé au Père Therrien s'ils ne venaient pas y faire quelque incursion pour varier le menu de la tente, vu que tous ces légumes sont à leur portée. Nous n'avons aucune crainte à cet égard, m'a-t-il répondu. Nos sauvages sont l'honnêteté même, ils se feraient scrupule de toucher à quoi que ce soit. Cette même honnêteté les accompagne jusque dans les bois et leur fait respecter les caches de vivres qu'ils sont obligés de faire au cours de leurs chasses. Si vous redoutez quelques déprédations, ils ne manqueront pas de vous dire : *Ne craignez rien, il ne passe pas de blancs ici ! !*

On m'avait déjà dit que l'Indien se considérait supérieur, plus parfait que le blanc. Ce trait l'indique suffisamment. C'est un pauvre compliment qui n'est malheureusement pas immérité pour notre civilisation.

TROISIEME LETTRE

Fort Témiskaming, 24 août.

Nous avons consacré l'après-midi du dimanche à une excursion jusqu'à la tête du lac. C'est un voyage superbe. A peine avons-nous quitté le détroit que le lac s'élargit graduellement jusqu'à même atteindre huit milles de largeur.

Nous nous arrêtons en face de la baie des Pères pour permettre à Leurs Grandeurs et à plusieurs Oblats qui les accompagnent, d'embarquer dans les chaloupes qui doivent les transporter sur le rivage. Il ne serait pas prudent pour la *Minerve* de s'aventurer plus loin, car pour avoir voulu se rendre au quai, dimanche matin, elle s'est échouée dans un lit de terre glaise dont elle n'a pu s'arracher qu'après quatre heures d'un travail pénible. A propos a-t-on bien choisi le meilleur endroit pour le superbe quai que l'on y a construit ? J'en doute beaucoup, étant donné le peu de profondeur de l'eau. J'aurais plutôt opté pour certain point au nord, presque vis-à-vis, là où un bateau peut manœuvrer sans craindre les battures.

Un peu plus loin, nous apercevons une île superbe que les uns ont baptisée l'île du Collège. Le regretté Père Tabaret rêvait d'y installer une grande ferme, qui aurait été la ferme modèle de toute la région. Mais comme cette île est superbement boisée, M. Bryson, député de Pontiac, est d'avis qu'il vaut mieux, en attendant, abattre les rois de la forêt qui y élèvent leur tête altière. Il en est résulté une contestation assez compliquée. Mais le département des Terres a donné raison apparemment à M. Bryson, car j'apprends qu'il va faire *chantier* l'hiver prochain dans l'île, et qu'il a même donné des commandes considérables à cet effet.

Parmi les excursionnistes, j'ai été heureux de saluer M. l'abbé Bloën, curé de North Bay, lac Nipissing. C'est un prêtre d'origine hollandaise, fort distingué, pour qui les langues française, anglaise et allemande n'ont guère de secret. Ses sympathies sont toutes françaises. Sa paroisse n'est pas encore très populeuse, quoiqu'elle se développe rapidement, mais il lui faut en outre visiter chaque hiver environ 27 chantiers. Il n'a qu'à se louer de la façon dont le prêtre est accueilli par les bûcherons. Les missionnaires

s'accordent du reste sur ce point L'écorce est rude mais le cœur est bon.

Nous avons aussi à bord plusieurs arpenteurs du gouvernement d'Ontario. Ils devront débarquer à la ferme de M. Farr. L'arpentage de six townships leur est confié, et la besogne devra s'exécuter promptement. Cette diligence contraste avec la lenteur des gouvernements dans notre province. A Ontario, l'arpentage devance la colonisation ; à Québec, on attend jusqu'au dernier moment, alors qu'on est véritablement forcé par la marche des défricheurs, pour ordonner l'arpentage vainement demandé, souvent depuis des années. Aussi les *squatters* pullulent. De là des difficultés avec les commerçants de bois comme celles qui malheureusement sont aujourd'hui devant les tribunaux. Arpentages et chemins : là est le secret de la colonisation. L'argent public ne saurait être mieux dépensé qu'à cette double fin. Quand nos ministres sauront-ils le comprendre effectivement ?

Ces six townships d'Ontario sont enclavés entre la rivière Montréal et la rivière Blanche, qui toutes deux se déversent dans le Témiskaming. La rivière Blanche seule arrose une contrée de 600 milles carrés dans lesquels on peut tailler aumoins douze townships de 32,000 acres chacun. Le sol au fond de glaise est réputé très fertile. Il est couvert d'érables, de chênes, de noyers et d'ormes. Si nous savions comprendre nos intérêts, nous ne serions pas lents à nous en emparer. Nous avons planté notre drapeau sur la rive québecquoise du grand lac, pourquoi ne flotterait-il pas sur l'autre rive également. D'où sortira le premier essaim ? Notre race est admirablement adaptée à ce climat froid et sain du Nord, peut-être même estelle seule capable d'y prendre promptement racine. Tout dernièrement le Père Gendreau se trouvait à Toronto pour régler certaines affaires avec le département des Terres. L'un des officiers ne put lui cacher les craintes que lui inspirait la marche ascendante de l'élément français qui fait souche un peu partout, dans les 92 comtés d'Ontario.—Mais pourquoi vos gens ne vont-ils pas s'établir au Nord, à côté des nôtres ? observa le Père Gendreau.—Ah ! ils ne veulent pas y aller, répondit-il, d'un ton découragé. John Bull n'aime à se fixer que là où il peut régner en maître. Il est d'instinct dominateur. Quand le contrôle lui échappe il déménage.

***

Quoique blessée sous l'aile, la *Minerve* avance rapidement, et comme le soleil va se cacher derrière les montagnes nous nous trouvons en face de la fameuse mine d'argent. Cette mine est la propriété de MM. Wright, Goodwin et Brophy, d'Ottawa. Elle est en pleine opération et si tout ce que l'on en dit se réalise, les nouveaux acquéreurs vont bientôt battre monnaie.

Plus loin, nous apercevons la Pointe à Piché. Elle porte le nom d'un vieux Canadien qui est venu planter sa tente ici vingt ans passés. Il lui fallait aller un peu loin pour voisiner, le plus proche habitant se trouvant à vingt-cinq milles. Il s'est surtout enrichi dans la traite en opposition à la Compagnie de la baie d'Hudson. Sa femme n'a pas peu contribué à sa fortune, elle sait convaincre comme pas un les peaux rouges qui ont de la loutre ou du vison à vendre. Leurs enfants ont reçu une bonne instruction, deux de leurs filles sont même devenues Sœurs Grises.

Voyez plus loin cette île pittoresque qui a l'air d'une corbeille de fleurs jetée en plein lac. Elle porte un nom bien connu dans le monde scientifique, le nom d'un grand ingénieur qui a du sang napoléonien dans les veines, le nom aussi d'un partisan bien sympathique, bien éclairé de la cause franco-canadienne, M. Bonaparte Wyse. Notre distingué ami a poussé ses courses jusqu'ici avec sa famille il y a deux ans. Il y a acheté des terres et il a voulu avoir son île à lui, quitte à s'y réfugier un jour de tourmente politique. On ne sait jamais ce

qui doit arriver demain en France ! C'est l'un des nombreux croyants que l'abbé Labelle a su endoctriner durant son séjour à Paris.

A côté de lui, les Reclus etbien d'autres ont acquis des terrains considérables, et ils ont déjà mis cent mille francs entre les mains du P. Gendreau pour les défrichements.—Ils lui en offrent cent autres mille qu'il hésite à accepter : *festina lente.*—Il n'y a que vous autres, Canadiens, qui sachiez tenir tête aux Anglais, me disait Onésime Reclus, en présence de M. Rameau, *nemine contradicente.* Voilà qui explique tout l'intérêt qu'il nous porte, car Reclus n'est pas catholique, ce qui ne l'a pas empêché de donner cinq cents francs pour la construction de l'église de la baie des Pères.

Ici viennent se jeter trois grandes rivières, à gauche la Blanche, à droite la Loutre, et au milieu la rivière Outaouais. Celle-ci cesse à ce point d'être la ligne de démarcation entre les deux provinces, qui se continue en droite ligne jusqu'à la hauteur des terres.

Le Témiskaming a une longueur de 75 milles et il ne nous resterait plus que quelques milles à franchir pour atteindre la Tête du lac où une trentaine de familles ont commencé des défrichements. M. l'abbé Proulx, qui les a visités, qui a parcouru tout ce pays jusqu'à la baie d'Hudson, dit que ces défrichements donnent à l'endroit un petit air de civilisation. A ce sujet il cite un joli mot : "La "civilisation, la civilisation, qu'est-ce "que la civilisation," disait un sauvage d'Abbitibi qui n'était jamais sorti de ses bois épais. Un sauvage de Témiskaming, fier des progrès de son pays, lui répondit : "C'est quelque chose comme la Tête du "lac, où l'on voit tant de maisons qu'on "ne sait plus comment marcher, ni se "comporter."

***

Connaissez-vous le plan du Père Paradis pour supprimer les rapides du Témiskaming et rendre le lac navigable jusqu'aux Erables ? Je laisse la parole à l'abbé Proulx : Il s'agirait de baisser ni plus ni moins, le niveau du lac Témiskaming de 22 pieds, en abattant les battures de cailloux roulés qui forment les deux premiers rapides du Long Sault et de hausser le niveau de l'Outaouais de 32 pieds en élevant une digue aux rapides des Erables. Ce qui resterait du Long Sault et le rapide de la Montagne se trouveraient noyés, et l'on aurait un cours de navigation non interrompu depuis les Erables jusqu'a la tête du lac Témiskaming. Sept milles de chemin de fer relieraient les dites Erables au Pacifique Canadien, à Mattawa, et ainsi se trouveraient ouverts à la colonisation les millions d'acres de terre arable qui, maintenant, gisent inutiles autour du lac Témiskaming.

Aux objections qu'on lui a présentées, P. Paradis a répondu qu'il n'y a pas de danger de tarir le lac qui a des centaines de brasses de profondeur, que les murailles de l'Outaouais sont trop hautes et trop solides pour détourner le cours d'autres rivières et submerger le pays circonvoisin. Le gouvernement a ordonné une étude de ce projet sous la direction de M. Guérin, ingénieur, mais le rapport a été défavorable, en ce sens que le projet, praticable cependant, coûterait des millions. Un chemin de fer vaudrait mieux indubitablement, et le jour n'est pas éloigné où il sera construit. En attendant, le système actuel, mi-chemin de fer, mi-navigation, est ce qu'il y a de mieux. Le projet du Père Paradis a eu cependant un bon effet. Il a contribué à attirer l'attention publique sur le Témiskaming, et le gouvernement a montré son bon vouloir en subventionnant généreusement la compagnie qui a donné à cette région les communications qu'elle possède aujourd'hui. A la dernière session, il a même été voté $6,000 pour construire des quais aux postes les plus importants.

Témiskaming a commencé de figurer avec succès au budget. On peut être sûr qu'il y reparaîtra sous différentes formes. En effet, tout est à créer ou à améliorer ou à développer dans ce pays.

QUATRIÈME LETTRE

27 août.

Il était bien dix heures, dimanche soir, quand nous sommes revenus de notre excursion. Nous sommes arrivés à temps pour voir briller dans les airs quelques pièces pyrotechniques que M. Laperrière lançait en notre honneur, de l'autre côté du lac. Ces fusées qui laissaient derrière elles une longue traînée lumineuse ont émerveillé les sauvages campés ici, car ils ont montré leur satisfaction en faisant résonner leurs fusils, le plus grand compliment qu'ils puissent décerner.

Lundi au matin, Leurs Grandeurs l'archevêque d'Ottawa et l'évêque de Pembrooke nous ont quittés avec tous les autres excursionnistes. Seul, je suis resté pour compléter mes courses et mes observations. Je m'en suis bien trouvé, car je ne connais guère d'aussi beau, d'aussi pittoresque pays pour échapper, une huitaine durant, aux *épreuves* du journalisme.

Connaissez-vous M. Augustin Laperrière, ci-devant officier de la bibliothèque fédérale, auteur de plusieurs compilations très intéressantes, notamment les *Guêpes Canadiennes*, les *Speaker's Decisions*, même d'une couple de vaudevilles qui ont piqué quelques épidermes sensibles ? Vous ne le croiriez guère. Eh bien, cet homme qui aurait pu jouir d'une retraite honorable dans une campagne paisible, loin de tout travail ardu, de tout tracas, de tout souci, est venu se fixer ici, en face du lac, tout près des ours, au beau milieu du bois, pour jouer de la hache et du pic, afin d'établir ses garçons, qui sont au nombre de cinq. Laperrière est un de mes vieux amis : je suis même parrain de son dix-septième enfant, une brunette de neuf ans qui est l'espièglerie même ! Vous voyez que c'est un vrai Canadien.

Laperrière aspire à devenir roi d'un grand domaine. Déjà vingt arpents sont défrichés et il voit bientôt arriver le jour où il en aura une quarantaine. C'est alors que les greniers ploieront sous le faix de la moisson. J'ai vu la cabane formée de poutres grossières qu'il a d'abord habitée. C'est à peine si elle a quinze pieds sur 12 et une hauteur de 6 pieds. Sa vache l'y a remplacé. Il fallait du courage pour habiter ce trou pendant de longs mois. Deux molosses et une carabine étaient sa seule protection contre l'ennemi quel qu'il fût, quadrupède ou bipède. Mais le courage est ce qui manque le moins à Laperrière. D'apparence grêle, il est d'une énergie, d'une persévérance étonnante. Ceux qui l'ont connu à Ottawa en savent quelque chose. Il s'occupe actuellement d'*essoucher*, de réduire en cendres troncs d'arbre et broussailles, d'agrandir le terrain pour les prochaines semences. Au besoin, il prend la hache, s'attaque aux cèdres et aux épinettes, les fait rouler sur le sol et pratique des éclaircies considérables. Pour me donner de l'appétit et m'initier à l'exercice favori de M. Gladstone, il m'a commandé d'abattre un cèdre qui élevait bien haut sa tête altière. Je vous avoue qu'il m'a coûté bien des sueurs. Ses fils partagent son labeur qu'ils paraissent préférer aux pensums du collège, et l'un d'eux est même allé s'établir plus loin, à son compte.

Ce domaine aboutit non seulement au Témiskaming, mais il est arrosé par un superbe petit lac qui vaut bien celui qu'a chanté Lamartine. J'y ai fait plus d'une pêche abondante. Achigans, perches et brochets tout frétillants sont venus par douzaines se prendre à mes appas. Non content de posséder un lac, Laperrière est le propriétaire d'une couple de montagnes aux flancs rocailleux. Nous sommes allés y cueillir des bluets qui ont une spécialité, ils ne noircissent pas la bouche. Ce sont les bluets de l'avenir et je vois en les générations futures des concurrents terribles pour leurs congénères du Saguenay.

Laperrière vient de construire une belle maison aux proportions imposantes. Quand elle sera achevée elle lui donnera tout le confort possible. Déjà, madame Laper-

rière a improvisé un parterre où s'étalent les fleurs les plus variées. N'oublions pas le mât, le superbe mât qui s'élève en face. Le drapeau tricolore qui flotte au haut est pour mon ami tout un souvenir précieux. Il lui fut envoyé il y a quelque temps par ses anciens confrères de la bibliothèque fédérale. Aussi est-il fier de son drapeau qui se déploie triomphalement dans les grandes occasions.

A tous ses titres, ajoutons celui du juge de paix. Son ami Farr seul partage avec lui cette distinction. Déjà ils ont été saisis de deux cas fort graves, l'un pour faux et l'autre pour meurtre. Dans les deux cas, les deux magistrats se sont montrés implacables. Laperrière est même presque médecin, s'étant épris depuis plusieurs années de l'homéopathie—*similia similibus curantur* ! Aussi vient-on le consulter de très loin. Il fait même concurrence à la sœur Raisenne qui, avant son arrivée, était le médecin attitré de toute la région. S'il ne lui arrive pas d'accident, Laperrière deviendra échevin, puis maire, et peut-être membre du Parlement pour le futur comté de Témiskaming. Ces nerveux sont capables de tout ! Voilà plus de 2000 ans que César nous a dit de nous en défier. Soyons sur nos gardes, d'autant plus que Laperrière est quelque peu *castor !*

***

Pour *voisiner* il lui faut aller à la baie des Pères ou au fort ou à la mission. C'est une course à pied à travers la forêt ou en canot. Laperrière ne va jamais à la messe à la Baie que le fusil en bandoulière : autrement il s'exposerait à faire trop intime connaissance avec les habitants des bois.

Le plus proche voisin est M. C. C. Farr, agent de la Compagnie de la baie d'Hudson. J'ai eu l'honneur d'être son hôte. Or, l'hospitalité des officiers de la compagnie est proverbiale. Elle est particulièrement prisée dans un pays où les hôtels n'existent pas. Etes-vous missionnaire, voyageur, touriste, êtes-vous surpris par quelque tempête, avez-vous subi quelque avarie, êtes-vous las de la monotonie de la tente ? Allez frapper à la porte du fort. Les officiers ont ordre de bien vous traiter, mais de ne rien accepter. Un voyageur ayant voulu demander sa note, reçut un jour cette fière réponse : *Sir, the Honorable Company of Hudson's Bay does not keep boarding house.* Mais si vous avez besoin de vous approvisionner à l'un de ses magasins, vous ne serez probablement pas oublié dans la facture. La compagnie rentre alors dans son rôle : une grande société de marchands.

Le fort se compose de la résidence de l'agent, d'une maison pour recevoir les sauvages, d'un magasin général et de quelques dépendances. Au milieu un grand mât au bout duquel flotte l'Union Jack. En face de la maison, un charmant parterre où madame Farr sait faire valoir son talent de fleuriste. Tout cela entouré de la palissade traditionnelle blanchie à la chaux.

M. Farr nous réservait une course en canot à la baie des Pères. Fallait le voir pagayer avec Laperrière et ses fils sous la conduite du fameux Bernard, un métis qui n'a guère de supérieur pour manier l'aviron. Fallait aussi le voir entonner quelques-unes de nos vieilles chansons canadiennes à commencer par *En roulant ma boule*, qui depuis tant d'années réveillent l'écho du désert. Il semble que nous filions rapides comme les goélands qui venaient effleurer l'onde de leurs ailes.

A la baie, nous avons visité la scierie de M. Coursol, qui prépare déjà tout le bois de construction de la colonie. On y découpe madriers, planches et bardeaux. Bientôt on ajoutera un moulin à farine. C'est vous dire que les colons attendent avec hâte cette nouvelle amélioration. Nous avons ensuite visité la superbe résidence qui recevra sous peu les Pères Oblats, puis le couvent des Sœurs, à côté duquel on a jeté les fondations de la future église. Les Sœurs tiendront une école cet automne même. Ces diverses

constructions sont très élégantes, imposantes même. On aurait pu difficilement les localiser dans un endroit plus favorable au coup d'œil. Aussi vous les verrez avant longtemps entourées de bon nombre de maisons qui constitueront le village puis la ville.

En arrière s'étend la magnifique ferme des Pères, où depuis bien des années, ils ont su faire produire d'abondantes récoltes à un sol généreux. Plus loin dans l'intérieur sont établis une cinquantaine de colons qui jettent avec un rare courage, au beau milieu de la forêt, les bases de leur indépendance future. Quelques-uns viennent du district de Québec. Parmi ceux-là on m'a cité une famille du comté de Dorchester qui a parcouru en voiture une distance de 700 milles. A voir la bordure de rochers qui couronnent le lac on pourrait croire que le sol est très rocailleux, tandis que si l'on s'avance dans les bois, même à quelques arpents seulement sur certains points, on ne trouve pas la plus petite pierre. C'est ce qu'ont constaté tous les explorateurs, tous ceux qui ont fait de la *terre neuve* dans le pays. Il est bon d'ajouter que si l'on remonte plus au nord, on trouve de vastes espaces que le feu a *défrichés* et qui laissent voir une riche couche de terre noire reposant sur une terre grise très profonde, très friable. On en estime l'étendue à 600 milles carrés ! Vous voyez qu'il y a de la place pour toute une légion de pionniers.

Le marché des colons est à leur porte même, celui des *chantiers*. Ils ne pourraient en désirer de meilleur, de plus profitable. Une seule compagnie va faire couper cette année 150,000 *billots* dans les forêts du Témiskaming : cela nous donne une idée de l'armée de travailleurs qu'il faudra nourrir. Jugez des prix : le blé se vend $2.00 le minot, l'avoine 75 cents, les pommes de terre $1 le sac, les pois $1.50, le foin $35 la tonne.

Il faudrait une grande route qui traversât tout le township. Cette route devrait être construite immédiatement par le gouvernement, les colons devant exécuter les chemins secondaires. On imprimerait de cette façon un puissant élan au mouvement colonisateur. Des chemins ! des chemins ! tel est le cri que l'on entend partout.

L'agent des terres est M. Gendreau. Il est à bâtir une fort jolie résidence qui remplacera la cabane de *log house*, où son excellente femme sait pourtant dispenser une si cordiale hospitalité. Dimanche dernier, la nouvelle maison a été bénie par l'évêque, et on y servit même un grand dîner à Nos Seigneurs Duhamel et Lorrain, et à une demi-douzaine de prêtres. Le marchand de l'endroit est M. Guay, ci-devant notaire et commerçant à Saint-Jérôme. Il est admirablement secondé par sa femme qui est d'une rare distinction. Vraiment, il est ici des roses qu'on ne s'attendrait pas de voir transplantées en plein désert.

L'esprit national est aussi intense que partout ailleurs. Ainsi quoiqu'ils ne fussent qu'une poignée, dès l'année dernière, les Canadiens célébraient la Saint Jean-Baptiste avec une pompe et un succès étonnant. Il y eut service religieux, sermon patriotique, grand banquet, courses nautiques, feu d'artifice. La démonstration a été répétée, cet été, avec une même ardeur. C'est surtout quand on est peu nombreux qu'il faut se mettre en garde contre tout danger de division. L'importance de l'union, en pareil cas, vaut bien tous les sacrifices d'amour-propre.

***

La brunante descendait quand nous avons repris nos avirons pour revenir au fort. Une légère brise ridait le lac, notre canot semblait glisser sur la houle, et de loin, de très loin l'écho du soir répétait notre joyeux refrain :

C'est l'aviron qui nous mène.

Au fort, nous attendait non-seulement un excellent dîner, mais plus d'une surprise agréable. Deux amis d'Ottawa allaient partager avec nous l'hospitalité de

M. Farr : le Dr Bell, fameux géologue, et M. Haycock, un chercheur d'or et d'argent. Le Dr Bell arrivait même d'une course de plusieurs semaines dans la région environnante que la Commission Géologique explore pour la première fois, chose étonnante à dire. En effet, la seule exploration qui ait été faite est celle de sir William Logan, et encore n'a-t-elle pas dépassé les montagnes qui entourent le lac. Le Dr Bell a parcouru toute la région entre la rivière Montréal et la rivière Blanche et il en parle dans les termes les plus élogieux. Maints colons qu'il a rencontrés qui n'avaient pas le sou, il y a quelques années, ont aujourd'hui des défrichements valant de $1,500 à $2,000. C'est un grand voyageur. Il a même visité plus d'une fois la baie d'Hudson, et on lui doit plus qu'à tout autre de faire croire que la baie serait navigable pendant une longue période de l'année pour des bâtiments construits spécialement pour ce service. Les voyageurs ont beaucoup à raconter, aussi avons-nous laissé la parole au Dr Bell qui n'a pas peu contribué à nous égayer par ses histoires toutes pleines de parfum local.

—Voulez-vous assister à une danse indienne, nous dit M. Farr après le dîner.

— Certainement, répondons-nous en chœur.

—Alors, dit-il, transportons-nous au bâtiment en arrière que l'on a transformé en salle de danse. Hier, l'un de nos meilleurs chasseurs, Antoine Piciou, a épousé Charlotte, fille de feu Adam Wihijikomik, du Matawagaman. Il y a eu dans l'après-midi un repas abondant auquel ont contribué tous les Indiens qui sont campés ici, puis dans la soirée un grand bal. La danse va être reprise ce soir avec une ardeur toute nouvelle.

Donc nous nous rendons au spectacle. Il y avait là une centaine d'hommes, femmes et fillettes, qui se livrant à une danse effrénée, qui accroupis sur le plancher, causant, caquettant, qui fumant impassibles. La mariée, une jouvencelle de 15 ans, aux grands yeux noirs, à la figure enjouée, était de toutes les danses. Costume très simple : robe en calicot, mouchoir rouge autour du cou, châle à carreaux voyants. L'*heureux époux* était aussi placide qu'on peut l'être. C'est à peine s'il avait daigné ouvrir le bal. M. Farr lui a présenté comme cadeau de noces une superbe paire de *couvertes* blanches. Il les a mises tout simplement à ses côtés sans dire mot. Mais si le marié n'avait pas l'air de la fête, les autres s'en sont donné à leur aise. Il y avait là les meilleurs danseurs de cent lieues à la ronde. Aussi toutes les danses connues et inconnues y ont-elles passé depuis la danse des canards jusqu'à celle des lapins. Ça frottait, ça sautait, ça pirouettait, ça gambadait avec une cadence, un ensemble parfait. Tout cela entremêlé de cris pleins de gaieté : *Ho ! ho !* La danse des lapins, qui est toute une série d'ingénieuses poursuites, agitait seule une quinzaine de couples. Je vous prie de croire qu'il y avait de l'entrain et des nuages de poussière. La musique se composait d'un violon et d'un petit tambour que battait un véritable colosse. C'était d'un disparate achevé. Au reste, la plus grande modestie présidait à tous les mouvements. Nous nous sommes retirés à onze heures, mais il paraît que les danseurs ont tenu bon jusqu'à l'aurore.

Je suis allé le lendemain présenter mes compliments aux mariés. Six tentes étaient rangées sur le rivage et ils habitaient l'une d'elles. On y avait suspendu tous les présents qu'ils avaient reçus de leurs parents et amis. La mariée avait déjà pris son rôle au sérieux et commençait à faire bouillir la marmite. Le mari était aussi imperturbable que jamais. Bientôt il prendra le fusil du chasseur et le chemin de la solitude qu'il paraît tant affectionner.

A la mission, j'ai constaté que ce mariage était le 27e qui y ait été célébré depuis le mois de janvier. Cela promet, car il n'y en a eu que vingt l'année der-

nière. Le 22 août, c'était le mariage d'un jeune colon, Pierre Brassard, avec Melle Ouellette, tous deux originaires du Saguenay. Or, un mariage est ici tout un événement, car si les garçons sont assez nombreux les filles sont très rares. Ce n'est pas tout d'avoir des colons, m'a dit l'un d'eux, il faut aussi des *colonnes*. Avis à qui de droit.

***

Ici se terminent mes notes de voyage. Parti de Témiskaming, jeudi, le 25 août, à bord de la *Minerve*, j'arrivais le lendemain soir à Mattawan, puis je prenais le train venant de Winnipeg qui me transportait à Montréal, samedi matin, à 8 heures. Vous voyez qu'il n'y a plus de distances.

Je suis revenu un admirateur enthousiaste du Témiskaming. On m'en avait dit beaucoup de bien. J'en pense d'avantage. Les Canadiens pourraient difficilement faire mieux que d'aller s'y établir. Ils peuvent acquérir aujourd'hui pour une bagatelle des terres qui auront bientôt une grande valeur. Déjà ils ont des communications qui les mettent en rapport direct, rapide, avec les grands centres. Presque tous les inconvénients du passé sont supprimés. Je prévois le jour prochain où le chemin de fer se reliant au Pacifique .sera construit jusqu'à la tête du lac. Je prévois aussi le jour où le chemin de fer que l'on va construire de Saint-Jérôme à Notre-Dame du Désert sera continué jusqu'au Témiskaming en attendant qu'il aille plus loin au nord comme partie du second réseau de la voie la plus courte entre les deux océans. Cela est certain, immanquable, inévitable. Toute cette vaste région est destinée à devenir française, sachons le comprendre et jetons-y de nombreux essaims qui plus tard seront de solides appuis pour notre race. L'avenir est aux peuples du Nord !